

Oum-Khaltoum

Landry T. Massolokonon

Oum-Khaltoum

Va, va apprendre l'amour

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2021
ISBN : 978-2-312-08352-0

Avant-propos

Pierre Le Hir nous dira, qu'ils ont un corps longiligne, muscles fuselés, et qu'ils prennent souvent des pauses curieusement alanguies. Ils s'enveloppent dans des pagnes, soient écarlates, soient bleus. Et pour danser, ils sautillent à un rythme cadentiel. J'en étais parvenu à des conclusions. Partielles, loufoques ? Je n'en sais rien.

Je pensais qu'ils pouvaient se suspendre dans les airs, à des pieds d'altitude, et y planer comme un épervier.

Voilà l'impression que j'avais eue des Maasaï, la première fois que je les ai vus à la télé. C'était dans un clip vidéo des chanteuses Angélique Kidjo et Yemi Alade, *Shekere*. Mes recherches m'en ont plus tard conduit loin.

Ce peuple n'est pas seulement riche en culture, à laquelle il s'attache corps et âme, qu'il perpétue depuis des générations, faisant la fierté de toute l'Afrique mais aussi riche en sagesse. Une sagesse débordante.

Quand Paulo Coelho, rapportait cette courte histoire dans son œuvre *Maktoub*, en disant :

Un explorateur blanc, pressé d'atteindre sa destination au cœur de l'Afrique, promit une prime à ses porteurs indigènes s'ils acceptaient d'accélérer l'allure. Pendant plusieurs jours, les porteurs pressèrent le pas. Un après-midi, pourtant, ils refusèrent de continuer, s'assirent tous par terre et posèrent leurs fardeaux. On aurait pu leur offrir encore davantage d'argent, ils n'auraient pas bougé. Lorsque l'explorateur leur demanda la raison de ce comportement, voici la réponse qu'il

obtint : « Nous avons marché si vite que nous ne savons plus ce que nous faisons. Maintenant, nous devons attendre que nos âmes nous rejoignent. »

J'en suis certain qu'il parlait principalement des Maasaï.

À Oum-Khaltoum, le personnage éponyme de ce roman, « va, va apprendre l'amour », lui a-t-on dit ; son instructeur Noun, du pays Maasaï, et en même temps son futur beau-père. En ce moment même où, il s'apprêtait à demander la main de sa bien-aimée, Karen. Entre voyages, guerres, batailles, Oum-Khaltoum rencontrera une flopée de femmes aux attraits Cléopâtre. Son cœur battra toujours pour la douce et avenante Karen ?

Cette œuvre n'est pas un récit scientifique. Et comme l'a dit l'écrivain béninois Florent Couao-Zotti : « La réalité est si forte qu'elle nous réduit, nous écrivains, à de simples bricoleurs d'histoires. » Je ne vais pas ainsi avoir la prétention d'avoir suffisamment connu les Maasaï pour en parler, ou d'avoir tout dire d'eux, mais pour le peu que je sais, c'est des gens vertueux et généreux.

Beaucoup d'entre eux, m'ont prêté main forte. Il s'agit bien des Maasaï du Kenya et de Tanzanie, rencontrés virtuellement. Leurs aides m'ont été très utiles, et les informations pertinentes.

Découvrez l'Afrique médiévale, de Maasaï à Niba, de Niba à Mandé, avec le légendaire Oum-Khaltoum.

Niba est un royaume imaginaire, il n'existe sur aucune carte.

À Maasai

« Rouge la terre, rouge le feu, rouge le soleil, rouge le sang. » Cette formule, ou devrais-je plutôt l'appeler une chanson, bourdonnant dans ma tête comme des murmures d'abeilles, en vient souvent à devenir intense, brouillant à m'éclabousser. Quel djinn me l'aurait insufflée ? La seule chose dont j'en suis sûr, c'est qu'elle m'était survenue après que le tonnerre me foudroya l'un de ces matins de pluie.

Je me tenais à la porte pendant qu'il pleuvait, je tendais alternativement mes bras, aux gouttelettes dégoûlant de la toiture en paille de notre case. J'aimais la sensation que cela procurait dans mes paumes de mains.

Cette pluie, tellement j'aimerais compter ses perles, je me perdais hélas dans mes décomptes. Je reprenais, sans m'en lasser, je le faisais silencieusement, à haute voix, en sursautant, en y balançant plaisamment mes pieds, et en les retirant.

Mes parents me l'avaient pourtant déconseillé. « On ne reste pas à la porte pendant qu'il pleut. » Me reprochait fréquemment ma mère. J'obéissais quelque temps, et l'obsession reprenait le dessus.

Ce jour-là, il se passa quelque chose d'étrange, de douloureux mais de bon. Je pouvais me soulever du sol, bondir dans les airs, et y planer comme un épervier. Cette parole harceleuse, est effectivement devenue une chanson.

Cela échappait immanquablement à tout effort de contrôle, ce don, si je pouvais l'appeler ainsi. Quand mes parents l'apprirent, ils m'envoyèrent chez mon oncle en pays Maasai. Pays de maman. On m'a dit que là-bas, coulent le lait et les laves volcaniques.

Là-bas, à Maasaï, j'y ai passé des lunes, des ans, j'ai arrêté de compter. Là-bas, on m'a appris bien de bonnes choses sur la vie, et surtout là-bas, on m'a enseigné l'amour.

Alors que je rentrais au *Boma*¹ de mon oncle Siranka, près du mystérieux lac Natron, où je réside, j'aperçois à la lisière de la savane s'étendant à l'horizon, un crâne épilé se faufilant à la rase des chiendents. Les cris d'effroi du fugitif alertaient l'environ. Un chemin broussailleux que dessinait sa course furieuse. Je l'empruntai.

Mes ultimes efforts ordinaires me donnaient l'impression de ne point avancer. « Ô serpent ! », me parvint soudainement à l'oreille. Ingérable désarroi. Noun, mon instructeur m'avait pourtant interdit d'user de mes pouvoirs hors des harems d'entraînement, encore moins que là-bas, il était le seul à en savoir quelque chose, et également le même à m'enseigner l'assistance à personne en danger. Je suivis mon instinct ce soir-là. Une plainte de femme a besoin d'être secourue.

Un premier bond, je me rapprochai d'un trait, le deuxième allait me la faire dépasser. Je survolai à la rase des herbes et l'extirpai. Elle respirait étonnamment, mon action l'effrayait plus que sa première phobie. Sous un arbre d'Acacia, nous trouvâmes apaisement.

Sa respiration se modérait. Sur son visage crispé d'antan, un sourire se dessinait parcimonieusement. Ses lèvres se remuèrent et laissèrent échapper belle les premières paroles.

- « Comment arrives-tu à faire tout cela ?
- Certaines personnes sont spéciales.
- Oui je suis mieux placée pour le savoir. Merci ! Ton secret, sois-en sûr, c'est jusqu'à la tombe.
- Comment t'appelles-tu ?
- Karen ! »

1. Village en langue Maa, langue des Maasaï.

Quelque chose coulait, une chose recolorant mon *Shuka*¹. Karen l'avait vue, du sang giclant de mon coude. Action avant réaction, instinct guerrier. Elle couvrit ma blessure d'une étoffe de son pagne. Elle devint encore plus étincelante en compatissant, visage trempé d'émotion. J'acceptai de bon cœur son affection. Je suis un homme sensible, elle l'aurait sûrement remarqué.

Le vent bascula par rafales successives, exhibant ses luisantes cuisses de belle madone au grand jour. Mes douleurs s'atténuèrent à l'instant même. Son étoffe légèrement décalée, retrouva sa place initiale de mes doigts fûtés. Elle émit un sourire discret.

Je l'aidai à se relever. Quelques sentiers foulés en silence, chacun pensait au fond de lui, sans oser se prononcer. Atteindre sa concession, en vient à être une délivrance, et en même temps une mélancolie. Je préférerais que la marche, même troublante soit-elle, dure toute une éternité. Chez elle, je revis mon instructeur, Noun. Il semble étonnement être chez lui.

Une inclination naissante. Crépuscule d'un jour heureux.

Mes plaies avaient coutume de se cicatriser en un laps de temps, sans traitements. Celle-là, qu'elle fasse exception à la règle. Qu'elle reste, me rappeler quotidiennement cette sensation voluptueuse qu'on ne peut s'acquérir, ni par les bétails, ni par la force. Source intarissable de douceur saignante.

Je m'obnubilai d'elle toute la nuit. Sur ma natte, je chavirais comme un navire. Mon cousin Mershack de sept ans, avec qui, je partageais la concession, voulait m'aider en m'offrant son écoute comme il l'a toujours fait. Il est hélas trop jeune pour comprendre cette affaire-ci.

Je voudrais simplement que le jour se dépêche. Est-ce trop demandé ? Je voudrais la revoir, Karen. J'ose bien espérer qu'elle le désire réciproquement. De là-bas, depuis sa natte, j'ose bien espérer qu'elle pensera aussi à moi.

1. Tenue traditionnelle Maasai.

« Bonne chance pour ton combat de demain. Qu'Enkai¹ t'assiste. » Me souhaita Mershack en baillant.

C'est agréable de ne rien savoir des sentiments, on vit indépendamment, innocemment. Mais à un âge donné, on en a besoin, de cette dépendance volontaire, aussi obsessionnelle et nuisible soit-elle.

« Bonne nuit cousin. » Répondis-je en éteignant le lampion.

Mershack, est bien plus poli que sa sœur Mara, ma démonsse.

Une belle matinée, flairée de perles de pluie, avenante et toute pleine de vie. Je marchais revigoré d'une assurance inhabituelle. Fort impressionnante, cette sensation de se sentir important, d'exister aux yeux d'une femme, dont on n'aurait jamais l'intention de réussir à conquérir ; trop belle, trop charmante, trop pure, trop parfaite, pour être à nous. Un triomphe sur tout ce qui bouge sur terre. Une bouffée d'air frais m'époussetant gracieusement. Je devenais épanoui.

*

Il s'annonce, sempiternel chamboulement. Les anciens étaient présents. Corps longilignes, enveloppés dans des pagnes écarlates, depuis les épaules jusqu'aux hanches, brûlant au chaud soleil. Debout, muscles fuselés, jambes relativement repliées en une pause alanguie², ils encerclaient le harem, bâtons aux poings. Le combat le plus attendu de tout Maasaï.

Et moi qui croyais que l'amour conférait une force triomphale. Ce combat, je l'ai mené bien plus de fois. Et je l'ai toujours perdu. Mes dons, je ne pouvais m'en servir. Les anciens me châtieraient.

1. L'unique Dieu des Maasaï habitant la montagne de l'OI Doinyo Lengai.

2. D'après les descriptions faites des Maasaï par LE HIR P., *Randonnée dans la savane au côté de ces pasteurs guerriers qui s'efforcent de préserver leur mode de vie*, Le Monde, 2007.

*

Je me voyais soulever du sol, puis y revenir en fracas. Ma tête respirait brouillement, et semblait par moments, à bout de s'explorer. Qu'attendaient-ils, les anciens, pour arrêter ce combat meurtrier ? Noun mon instructeur, me regardait sans compassion. Je compris alors que je devais me relever à chaque fois.

Coriace Lézikar, au premier coup réussi, je me sentis revenir d'un trait. Un autre coup à l'abdomen, puis au visage ; je sentis l'odeur du triomphe. Je tentai de le soulever de toutes mes forces, lui faire goûter du sable. Il renversa malheureusement la tendance, je me retrouvai miraculeusement en l'air.

Une nouvelle descente fracassante se préparait. Assis, malicieusement sur ses épaules, je m'accaparai de son cou, penchai tout mon poids vers l'avant ; il s'écroula violemment sur le dos, je me tenais au-dessus de lui.

Je m'attendais à ce que tout le monde crie victoire. Contre toute attente, je me vis éjecter comme par ressort. Il se remit debout, coriace Lézikar. Ses coups devinrent plus mortels que les premiers. Il eut un instant, j'avais cru que c'était un règlement de compte. J'abdiquai.

*

Noun, mon instructeur m'accompagna chez lui, pour y recevoir quelques soins. Mes blessures s'étaient cicatrisées seules, mais les douleurs y sont demeurées. Il prépara dans un bocal, un produit à base d'aloès, que je passai aux parties douloureuses.

Un effort bien fourni au combat mérite un encouragement, même infructueux soit-il. Il m'invita à prendre chez lui, le dîner, avant de reprendre le chemin de ma concession. Là, j'ai revu Karen apportant à manger et à boire dans des Calebasses. J'aurais instantanément juré qu'elle était sa femme, mais une dame plus

vieille qu'elle, vint se joindre à nous. Karen aussi y était demeurée. Je compris alors qu'ils étaient une famille, une belle famille.

La saveur enivrante de la viande de chèvre exquise à la pâte de mil, embaumait tous les recoins de la case. Sur un long rouleau de natte en raphia – un cadeau des marchands de l'ouest – nous mangions et buvions. Noun est grand voyageur. Des connaissances, il en possède un peu partout, même dans mon pays, Mandé.

Nous nous échangeons des coups d'œil discrets, Karen et moi. Nos lèvres se remuaient, aucune parole ne s'échappait, seuls les bruits indécents de nos mastications se faisaient entendre. Noun son père, l'aurait sûrement remarqué, notre manège, mais n'avait encore rien dit. Son obnubilation ne se résumait qu'à mon abdication. Un *Moran*¹ ne devrait jamais abandonner, m'avait-il pourtant enseigné.

Des conseils, Noun m'en avait encore prodigué. Les siens n'ont cependant rien valu contre ceux de ma bien-aimée, Karen. Elle s'était proposé de me raccompagner. L'autorisation lui fut accordée. Sa mère Nout, me remercia d'ailleurs de l'avoir secourue hier. Nous marchions nonchalamment, prenions tout notre temps, je profitais de l'instant comme si c'était un dernier. Il faisait hélas nuit, et elle ne devrait pas s'éloigner de trop. Au moment de se retourner sur ses pas, elle me dit :

« Pour battre ton adversaire, il te faudra étudier ses techniques, repérer ses points faibles.

– Je l'ai pourtant toujours fait.

– Alors dis-lui de t'apprendre, de t'apprendre à être invincible, comme lui. »

L'approche me parut instantanément absurde et humiliante. Lézikar, le même qui m'a brisé les côtes. Mon adversaire m'apprendra à le battre. J'ose bien espérer parvenir à le lui demander.

1. Guerrier Maasaï.

Des coups de marteau raisonnant variablement à la ronde. Le bruit m'arrachait peu à peu à mon sommeil. Cela venait de tout près, de l'atelier de mon oncle Siranka. Il est orfèvre, sa femme Ntayia aussi.

Les rayons de soleil atterrissaient agressivement sur mes paupières. Deux ombres longilignes se dressaient jusqu'au seuil de la case. Mershack et Mara, étaient là, debout, dans leurs plus beaux *Shuka*, tenant chacun dans leurs mains, des bols de bouillies de mil.

Un bref examen des ombres, midi dans environ une heure. Mershack et Mara se mirent à rire. Ils venaient de voir leur cousin, qu'ils n'ont pas l'habitude de rencontrer les matins, dormir jusqu'à excéder presque la demi-journée. Je bus une gorgée de bouillie dans chacun de leurs bols, et pris le sentier des harems d'entraînement. Je n'avais même pas salué mes hôtes : Siranka et sa femme Ntayia.

Je bondis sans préparer ma défense. La potion d'aloès a peut-être bien d'effets secondaires, ou était-ce la fatigue ? J'espère que Noun comprendra. Là-haut près du ciel azuré, j'ai vu des aigles s'y stationner comme des cerfs-volants.

*

Une descente amortie près du mont *OI Doinyo Lengai*¹. Personne ne devrait me voir survolé. Ici à *Maasai*, seulement deux familles connaissent mon secret. Celle de mon oncle Siranka et celle de mon instructeur Noun. Tous des gens bien.

Il y a eu de nouveaux venus au camp d'entraînement. Notre harem ne reçoit que les meilleurs issus des rites d'initiation, faisant d'eux des *Moran* d'élite. Les faibles n'y survivront pas. Nous sommes les hommes de l'ombre qui protègent les *Boma*. Notre existence n'est connue que de peu de personnes. Nous sommes les *sans-noms*.

1. Montagne sacrée des *Maasai* faisant environ 2 960 mètres d'altitude. La demeure du grand Dieu Enkai.